

Université Jean Monnet – Saint-Étienne
Institut Claude Longeon Renaissance et Âge classique

Voyages de bibliothèques

*Actes du colloque des 25-26 avril 1998
à Roanne*

Textes réunis par Marie Viallon

Publié avec le concours de la ville de Roanne

Publications de l'Université de Saint-Étienne
1999

Hans-Ulrich SEIFERT

**Récits de voyages et registres d'emprunt :
observations sur quelques visiteurs allemands
de l'ancienne Bibliothèque du Roi au tournant
des Lumières**

On sait que Casanova a passé les dernières années de sa vie comme bibliothécaire au château du comte de Waldstein à Dux en Bohême. C'est là qu'il a écrit l'histoire de sa vie. Mais le fameux aventurier et mémorialiste n'avait que peu de temps pour s'occuper de la collection qui lui était confiée (40000 milles volumes mal rangés et non-catalogués qui formaient la bibliothèque lorsqu'il entra en fonction en 1785¹). Les casanovistes ont néanmoins trouvé des traces qui prouvent que leur héros s'est familiarisé avec bon nombre des ouvrages qui l'entouraient et s'est même efforcé de combler les lacunes qu'il avait découvert sur les rayons lors des voyages peu fréquents qui interrompaient le triste et somme toute ennuyeux dernier séjour de sa vie. Si l'on a pu dire que l'auteur de l'*Histoire de ma vie* a passé quelques-uns des moments les plus heureux de sa vie dans des bibliothèques², cette affirmation ne se réfère évidemment pas aux dernières années de sa vie, mais aux expériences vécues et décrites en détail dans les Mémoires dont le ragoût ne se réduit pas aux exploits libertins et aux ébats amoureux qui les ont rendus légendaires mais qui fourmillent de traits et descriptions aptes à en faire le miroir de la vie intellectuelle de toute une époque. La visite de bibliothèques et le contact avec les bibliothécaires y joue un rôle parfois non-négligeable, surtout lorsqu'il s'agit d'élucider les sources de la pensée et de l'érudition du chevalier de Seingalt qui a écrit, à part ses *Mémoires*, une quarantaine d'ouvrages en tous genres : Casanova fut romancier et dramaturge, historien et linguiste, physicien et chimiste avant de devenir bibliothécaire. Parmi les relations qu'il a laissées de ses plongées dans le monde des

1 - Sur Casanova en général, on consultera la toujours très utile biographie de Rives Childs, *Casanova : a biography based on new documents*, Londres, 1961 (traduction française, Paris, 1962). Sur Casanova bibliothécaire, cf. Thomas Medicus : « Der Bibliothekar von Dux : Casanovas letzte Jahre », in *Freibeuter* 25, 1985, p. 86-90 ainsi que les articles « Casanova » dans le *Lexikon des gesamten Buchwesens*, 2^e éd. entièrement refondu, Stuttgart 1989, p. 73 et dans l'*Encyclopaedia of information and library science*, Vol. 39, 1985, p. 71-72.

2 - « Some of the happiest moments were spent in libraries », écrit l'auteur de l'*Encyclopaedia of information and library science*, cité à la note 1.

livres³, la plus impressionnante est sans doute celle d'une visite à la Bibliothèque Ducale de Wolfenbüttel qu'il faut situer aux mois de mai ou juin de l'année 1764. Casanova écrit :

..., je vais à Wolfenbüttel avec l'intention d'y rester huit jours, et sûr de ne pas m'en-nuyer, car c'est là qu'existe la troisième bibliothèque de l'Europe. J'avais depuis long-temps une forte envie de l'examiner à mon aise. Le savant professeur bibliothécaire, d'autant plus poli que sa politesse n'avait aucun appareil, ni le moindre apprêt, me dit à ma première visite que non seulement il me ferait servir en bibliothèque par un homme qui me donnerait tous les livres que je demanderais, mais qu'il les porterait dans ma chambre sans excepter les manuscrits qui font la principale richesse de cette célèbre bibliothèque. J'ai passé huit jours sans jamais en sortir pour aller dans ma chambre et sans jamais sortir de ma chambre pour y rentrer. Je n'ai revu le bibliothécaire que le huitième jour pour le remercier une heure avant mon départ. J'ai vécu dans la plus parfaite paix sans jamais penser ni au temps passé, ni à l'avenir, le travail m'empêchant de connaître que le présent existait. [...] J'ai emporté de Wolfenbüttel une grande quantité des doctrines sur l'Illiade et l'Odyssee qu'on ne trouve dans aucun scoliaste. [...] On en trouve une partie dans ma traduction de l'Illiade⁴.

On pourrait écrire un long commentaire sur ce petit passage, sur ce qu'il cache d'inconnu sur le travail d'un Casanova philologue presque ignoré dont la traduction de l'Illiade en octosyllabes italiens se publiait à Venise de 1775 à 1779, sur la Bibliothèque du Duc August de Wolfenbüttel dont bon nombre des richesses qui firent et qui font sa renommée furent acquis lors des voyages des ducs ou de leurs agents, sur les professeurs bibliothécaires du XVIII^e et XIX^e siècle, espèce presque entièrement disparue aujourd'hui, et sur leurs aides-de-camps, les servants de bibliothèques qui étaient plus proches des visiteurs que leurs maîtres plongés dans leurs propres recherches, ne remplissant leurs fonctions qu'en vue d'un gagne-pain qui avait l'avantage de leur donner l'accès immédiat aux matériaux qu'il fallait pour rédiger les doctes compilations qui devaient leur procurer gloire et approbation dans la République des Lettres.

Mais le récit de Casanova ne doit nous intéresser ici que pour trois raisons bien précises :

3 - Qui s'apparentent d'ailleurs par un procédé d'osmose métaphorique aux plongées dans l'érotisme évoqué dans les Mémoires : un bon livre se reconnaît par le frontispice et ceci vaut aussi pour certaines femmes, dont les pieds « donnent le même intérêt que donnent à un homme de lettres l'édition de l'ouvrage » et « tout comme ceux qui ont lu beaucoup de livres sont très curieux de lire les nouveaux » l'érotomane sent l'appétit venir en mangeant. Cf. Rainer Gruenter, « Erotische Buchmetaphorik in Casanovas Histoire de ma vie », in *Leser und Lesen im 18. Jahrhundert. Colloquium der Arbeitsstelle Achtzehntes Jahrhundert Gesamthochschule Wuppertal*, Heidelberg, 1977, p. 11-15.

4 - *Histoire de ma Vie*, édition intégrale, t. V, Wiesbaden et Paris, 1961, p. 52. Ce passage a été commenté d'une manière fort divergente par les différents éditeurs de Casanova. Ce n'est qu'en 1995 que Paul Raabe, directeur émérite de la Herzog-August-Bibliothek, a publié un article qui permet d'identifier avec certitude le « savant professeur bibliothécaire » et le servant qui ont facilité les recherches du chevalier de Scingalt en 1764 (« Der Bibliotheksdienner im 18. Jahrhundert », in *Gesinde im 18. Jahrhundert*, éd. par Gotthardt Frühsorge (e.a.), Hamburg, 1995, p. 309-318). L'épisode est situé dans un contexte plus vaste par A. Stroeve dans sa contribution « Livres et bibliothèques dans le roman et dans la vie des aventuriers » au VIII^e colloque de la Société d'Analyse de la Topique Romanesque, in *L'Épreuve du lecteur. Livres et lectures dans le roman d'ancien régime*, éd. par Jan Herman et Paul Pelckmans, Louvain et Paris, 1995, p. 276-277.

- Tout d'abord, parce qu'il donne pour ainsi dire en condensé une description des conditions idéales qu'un voyageur érudit espérait trouver dans une bibliothèque au dix-huitième siècle : grande richesse des fonds, service prompt et discret, disponibilité facile des matériaux nécessaires (nous verrons, que le prêt à maison de manuscrits était plutôt la règle que l'exception dans les grandes bibliothèques publiques des Lumières);
- Ensuite, parce que la bibliothèque de Wolfenbüttel a conservé ses registres de prêt depuis le XVII^e jusqu'au début du XX^e siècle et en a tiré une publication exemplaire, à savoir l'intégralité des registres des années 1664 à 1806, publiés par Mechthild Raabe en huit gros volumes⁵. Avec cet ouvrage on dispose non seulement d'un instrument de travail extrêmement utile qui permet de retracer tous les aspects imaginables touchant la lecture publique à l'âge des Lumières, mais aussi d'un correctif efficace, d'une pierre de touche qui peut servir à reconnaître l'authenticité des faits allégués dans les récits de voyages ayant trait à la bibliothèque⁶;
- Le récit de Casanova qualifie enfin la Bibliothèque de Wolfenbüttel comme « la troisième bibliothèque de l'Europe » ce qui nous encourage à jeter un regard sur celles qui passent pour la seconde et la première de l'époque. Ce sont d'autres voyageurs et visiteurs de bibliothèques qui nous y conduiront.

Un quart de siècle avant que Casanova n'ait fait escale à Wolfenbüttel, Johann Caspar Goethe, le père du poète allemand, avait parcouru l'Europe, notamment l'Italie et l'Autriche, et visité plusieurs bibliothèques. Celle de l'empereur à Vienne et la Vaticane à Rome sont déclarées les plus importantes de l'époque, non pas sans que celle du cardinal Casanata qui avait l'avantage de présenter son fonds entier en libre accès soit mentionnée dans le chapitre sur la ville sainte⁷. Presqu'en même temps que Goethe, un autre voyageur allemand qui fit le Grand Tour à plusieurs reprises en tant

5 - Mechthild Raabe : *Leser und Lektüre vom 17. zum 19. Jahrhundert : die Ausleihbücher der Herzog August-Bibliothek Wolfenbüttel 1664-1806*, Vol. 1-8, Munich [e.a.] 1989-1998. Le modèle fourni par M. Raabe a été suivi par Gisela Lang qui a présenté les registres de prêt de la Bibliothèque universitaire d'Erlangen des années 1805 à 1818 dans une thèse remarquable publiée en 1994 (*Leser und Lektüre zu Beginn des 19. Jahrhunderts : die Ausleihbücher der Universität Erlangen 1805 bis 1818 als Beleg für das Benutzerverhalten*, Wiesbaden 1994) et par Konrad Kratzsch qui a étudié les registres de prêt de la Bibliothèque Ducale de Weimar des années 1792 à 1800 dans un article bien documenté « Die Leserschaft der Herzoglichen Bibliothek und ihre Lektüre in den Jahren 1792-1800. Nach den Ausleihjournalen », in *Historische Bestände der Herzogin Anna Amalia Bibliothek zu Weimar. Beiträge zu ihrer Geschichte und Erschließung*, éd. par Konrad Kratzsch et Siegfried Seifert, Munich [e.a.] 1992, p. 99-115. Faute de publication sur les registres de l'importante Bayerische Staatsbibliothek à Munich, on aura recours à l'utile compilation de récits de visiteurs de la bibliothèque de la fin du XVI^e au début du XX^e siècle, éd. par Klaus Haller sous le titre *Die Bayerische Staatsbibliothek in historischen Beschreibungen*, Munich [e.a.] 1992.

6 - Dans le cas de Casanova, les registres ne corroborent pas son récit : nous ne reconnaissons pas sa signature sur le facimilé de la page du livre des visiteurs censée témoigner sa visite à la bibliothèque (t. 1, p. 484 de la publication de Mechthild Raabe) et nous ne le retrouvons pas parmi les emprunteurs de manuscrits dont un des nombreux index de l'ouvrage de Mechthild Raabe fournit la liste. Ceci ne nous paraît aucunement ébranler le beau récit du vénitien; nous sommes plutôt enclins à penser que la tenue des registres n'a pas toujours été rigoureuse.

7 - Cf. Caspar Goethe Johann, *Reise durch Italien im Jahr 1740*, Munich, 1986. Goethe connaît aussi Paris (p. 488), mais ne mentionne pas les bibliothèques de la ville. La version originale de son récit fut rédigée en italien.

qu'accompagnateur de fils de la petite aristocratie allemande, avait rendu visite à la *Bibliotheca orientalis clementino-vaticana* qui passait pour la Bibliothèque la plus riche en manuscrits du temps. Mais ce titre n'était plus sûr, car Johann Georg Keyssler, le précepteur en voyage, écrit : « *La Bibliothèque du Roi de France à Paris se met à lui disputer, aussi à cet égard, son rang. Elle ne possède pas moins de 1 700 manuscrits en langues orientales...* »⁸ sans parler des 33 000 autres *codices manuscripti* auquel Keyssler renvoie son lecteur dans une note ajoutée d'après un rapport du Père Bernard de Montfaucon de 1733⁹. Le fonds oriental de la future Bibliothèque nationale s'était en effet considérablement enrichi depuis le début du XVIII^e siècle par des dons de l'empereur de Chine, Kang'Hi, l'apport de livres chinois et tartares par les pères jésuites et notamment par le don des manuscrits d'Antoine Galland, du premier traducteur des *Mille et une nuits* qui avait fait plusieurs voyages au Levant depuis 1670 et en avait chaque fois rapporté des manuscrits grecs et orientaux¹⁰.

Les récits des voyageurs allemands ne font que corroborer ce que les auteurs français savaient depuis longtemps : déjà dans le *Traité historique des plus belles bibliothèques de l'Europe* du Sieur Le Gallois, paru à Paris en 1680, Paris est affublé de l'épithète « Athènes de nostre temps » et défini comme « le véritable séjour des Muses ». Dès l'avènement au trône de Louis XIV, la Bibliothèque du Roy pouvait « disputer d'excellence, et pour le nombre des livres et des manuscrits en toutes sortes de langue, pour leur antiquité, et pour leur bonté avec toutes les autres Bibliothèques du monde »¹¹. Abstraction faite des obligations professionnelles de Le Gallois – il a géré la Bibliothèque du Roi pendant quelques mois avant de récupérer une chaire de grec au Collège royal¹², il est indéniable que la Bibliothèque du Roi soit devenue, depuis le début du XVIII^e siècle, le dépôt littéraire le plus important de l'Europe qui ne cessait d'attirer chercheurs et curieux. Les rois de France¹³, ou plutôt leurs conseillers, avaient suivi *L'Advis* de Gabriel Naudé selon lequel « il n'avoit aucun moyen plus honneste et assuré pour s'acquérir une grande renommée parmi les peuples que de dresser de

8 - Cf. Johann Georg Keysslers *neueste Reise durch Deutschland, Böhmen, Ungarn, die Schweitz, Italien und Lothringen ...*, tome I, Hanovre, 1740, p. 799. Keyssler (1693-1743) a fini ses jours comme administrateur de la bibliothèque du Comte de Bernstorff à Stintenberg dans la région de Lauenburg. Ses récits de voyages, rédigés en forme de lettres, connurent plusieurs rééditions et furent traduits en anglais et en néerlandais.

9 - *Ibid.*

10 - Cf. Balayé Simone, *La Bibliothèque Nationale des origines à 1800*, Genève, 1988, p. 97-99 et 444-446.

11 - Le Gallois Pierre, *Traité historique des plus belles bibliothèques de l'Europe*, Paris, Estienne Michallet, 1680, p. 122-123.

12 - Cf. Balayé Simone, *op. cit.*, p. 117.

13 - Les rois n'ont que rarement visité leur bibliothèque. « La visite dont Louis XIV daigna honorer sa Bibliothèque » en 1681 auréole encore un siècle plus tard cette « année à jamais remarquable » dans les annales de ce qui se prépare à devenir la Bibliothèque Nationale, (Cf. Leprince Nicolas Thomas, *Essai historique sur la Bibliothèque du Roi*, Paris, 1782, p. 61-62 et l'épigraphie de l'ouvrage : « Nos Rois ne possèdent rien pour eux-mêmes; la France est leur Famille, leurs Palais sont l'asyle d'un Peuple nombreux, leur Trésor coule dans les veines de leurs Sujets; & c'est dans ce système de bienfaisance, que la *Bibliothèque du Roi est devenue celle de la Nation, & commune aux Etrangers* [c'est moi qui souligne]. Il paraît que Louis XV n'ait jamais franchi le seuil de sa Bibliothèque et on ne sait si Louis XVI a accompagné la dauphine Marie-Antoinette lorsque celle-ci se plut à faire parade de quelques cimélie devant ses tantes et une cour nombreuse en 1773 » (cf. Balayé Simone, *op. cit.*, p. 274).

belles et magnifiques Bibliothèques, pour puis après les vouer et consacrer à l'usage du public »¹⁴.

« Ouverte à tous les sçavans de toutes les nations » depuis 1720¹⁵ et transférée de la rue Vivienne à un endroit plus convenable – son emplacement actuel à la rue de Richelieu – pendant la décade qui suivit, la Bibliothèque du Roi gagnait encore en intérêt par la publication de catalogues de ses fonds¹⁶ (manuscrits : 1739-1744, imprimés : 1739-1753) dont les richesses allaient s'augmenter par suite d'une politique d'achat réfléchie et généreuse. On ne s'étonne donc pas de trouver la description de la bibliothèque dans toute une série de manuels de voyage de l'époque¹⁷ et de lire dans *L'Histoire d'un voyage littéraire fait en France, en Angleterre et en Hollande* de Charles-Étienne Jordan, un réfugié huguenot français à la cour du Roi Frédéric de Prusse, qu'« elle tient le premier Rang entre les Bibliothèques de l'Europe » et qu'« elle mérite d'être vue, et cela à diverses reprises »¹⁸. Il faut effectivement distinguer ceux qui n'ont visité la Bibliothèque que pour l'avoir vu de ceux qui s'y sont rendu pour lire et travailler. Parmi les premiers, on trouve des visiteurs de condition comme le czar Pierre le Grand, le roi de Suède Gustave III, l'empereur d'Autriche Joseph II et de nombreux représentants de la haute noblesse européenne¹⁹ qui profitent d'un passage à Paris pour rendre hommage au monument culturel représentatif de la monarchie qu'est devenue la Bibliothèque du Roi. Les seconds, aux noms moins retentissants, sont plus nombreux, mais beaucoup plus difficiles à saisir : leur passage à Paris a le plus souvent passé inaperçu, sans retenir l'intérêt des gazetiers de la cour, et il est probable qu'on

14 - Naudé Gabriel, *Avis pour dresser une bibliothèque*, réimpr. de l'éd. Paris, 1627, Leipzig, 1963, p. 18.

15 - L'arrêté proclamant l'ouverture est cité par Alfred Franklin, *Les Anciennes Bibliothèques de Paris*, t. II, Paris, 1870, p. 201.

16 - Dans un des premiers comptes rendus de cette publication (dans les *Observations sur les Écrits modernes* de Pierre François Guyot Desfonatines, t. XX [1739], p. 97-120), un critique contemporain constate que « par le moyen de ce catalogue imprimé, cette bibliothèque deviendra non-seulement celle de la Nation, mais celle de toutes les Nations de l'Europe » (p. 99).

17 - Le plus connu et sans doute le plus important est l'*Introductio ad historiam literariam de praecipuis bibliothecis Parisiensibus* de Daniel Maichel (1693-1752), parue à Leipzig chez Gleditsch en 1721. L'ouvrage est le fruit des activités de précepteur de Maichel, qui impliquaient l'accompagnement de divers représentants de la petite noblesse souabe lors de leur Grand Tour à travers l'Europe. En 1724, Maichel obtint une chaire de théologie protestante à Tubingue. Son ouvrage fut aussi lu en France, comme le montre le compte rendu qu'en publia le *Journal littéraire* de La Haye (t. XII, 1722, p. 81-111) et le commentaire élogieux enrichi de remarques perspicaces qu'en fit l'Abbé Prvost dans *Le Pour et le Contre* (t. III, 1724, p. 97-114).

Sur Maichel et ses successeurs ainsi que sur d'autres ouvrages apodémiques allemands qui se réfèrent aux bibliothèques françaises, cf. J. G. Schelhorn, *Anleitung für Bibliothekare und Archivare*, t. I, Ulm, 1788 (réimpression Munich 1981 dans la Collection *Quellen zur Geschichte des Buchwesens*, t. 11), p. 116-127 que l'on complètera par l'article « The state of libraries in eighteenth-century Europe : Adalbert Blumenschein's *Beschreibung verschiedener Bibliotheken in Europa* » de Thomas D. Walker (in *The Library Quarterly* 65, 1995, 269-294). Nous n'avons pu utiliser l'étude dactylographiée de B. Lepetit *Les Guides de Paris des XVII^e et XVIII^e siècles*. Images et pratiques de l'espace parisien, Londres, 1979 mentionnée dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 40, 1993, p. 567n.

18 - Cf. Jordan Charles-Étienne, *Histoire d'un voyage littéraire fait en 1733*, Genève, 1968 (réimpr. de l'éd. La Haye, 1735).

19 - Cf. le survol dans Seifert Hans-Ulrich, « Deutsche Benutzer der Pariser Nationalbibliothek in den Jahren 1789-1815 », in *Francia* 18/2, 1991, p. 158-160.

n'obtiendra jamais qu'un chiffre approximatif de leur effectif. Si on ne les a pas mentionnés, il faut qu'ils aient laissé une trace d'eux-mêmes dans une lettre, une page de journal, une description de voyage ou dans des Mémoires personnels. Ou bien que leur nom ait été fixé dans un livre des visiteurs ou dans les registres de prêt des bibliothèques qu'ils ont fréquentées si jamais de tels inventaires y ont subsistés.

En ce qui concerne la Bibliothèque Nationale, les registres de prêt, jusqu'ici peu utilisés par les chercheurs, subsistent.

Les premiers documents concernant le prêt datent du XVII^e siècle²⁰, mais ce n'est qu'après l'ouverture de la bibliothèque rénovée à l'Hôtel de Nevers en 1735 qu'on en ait abordé la documentation systématique. « Systématique » est peut-être même trop dit, car les registres qui nous sont parvenus consistent de liasses de feuillets in-folio, numérotées *Prêt 1*, *Prêt 2* etc. et contenant d'ordinaire chacune les noms des emprunteurs d'une année donnée par ordre alphabétique²¹. A l'encontre de livres de visiteurs qui forment en quelque sorte des collections d'autographes, les registres ont été tenus par les bibliothécaires, qui y ont inscrit, année par année, en respectant l'ordre chronologique :

1. La date de l'emprunt.
2. Le nom de l'emprunteur.
3. Son adresse à Paris, et, le cas échéant, le nom d'une personne qui répond de lui.
4. Le titre (abrégé) et/ou la cote de l'ouvrage emprunté.
5. Le format et, si nécessaire, la tomaison.

Lorsqu'un ouvrage fut rapporté et rendu, l'emprunt en question s'effaçait d'un trait de plume ce qui ne facilite pas le déchiffrement des inscriptions. Des inscriptions comme « porté », « non porté », « non rapporté » ou « rendu » permettent de supposer que les emprunts enregistrés sont le plus souvent des emprunts à la maison. La permission tacite d'emporter des ouvrages de la bibliothèque à la maison n'était donc pas seulement accordée aux lecteurs de Wolfenbüttel, comme nous l'avons déjà lu sous la plume de Casanova, mais aussi aux lecteurs de la Bibliothèque du Roi à Paris²². Diderot en a largement profité²³ et après lui de nombreux chercheurs ambulants qui ont travaillé à la Bibliothèque royale.

Les registres de la B.N. ne sont pas les seuls à avoir survécu à Paris²⁴, mais de par leur longévité – on en conserve une série presque complète de 1735 jusqu'au milieu du

20 - Cf. Balayé Simone, *op. cit.*, p. 273.

21 - Pour une description plus détaillée du côté physique des registres, je me permets de renvoyer le lecteur à mon article déjà cité à la note 19, p. 167-168.

22 - Le Prêt au dehors de la Bibliothèque Nationale est encore en usage pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle – Cf. Pousset Catherine, « Le Prêt à la Bibliothèque Nationale sous l'administration de Jules Taschereau », in *École Nationale des Chartes, Position des Thèses*, 1997, p. 265-270. Je remercie Yann Sordet d'avoir eu l'amabilité de me signaler cet important travail.

23 - Cf. *Tous les savoirs du monde. Encyclopédie et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, Paris 1996, p. 395-396 et Anthony Strugnell, « Diderot chercheur : Du nouveau sur les emprunts faits par Diderot à la Bibliothèque royale entre 1775 et 1782 », in *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, N° 8, avril 1990, p. 12-19.

24 - Ceux de l'ancienne Bibliothèque Colbert subsistent aussi bien que ceux de l'ancienne Bibliothèque Mazarine (l'ultérieure Bibliothèque au Palais de l'Institut). Dans ceux de la Mazarine on retrouve Wilhelm

XIX^e siècle – ils sont de véritables archives de l'histoire et de la civilisation, du début des Lumières jusqu'à la fin de la monarchie française. En les parcourant, on ne peut que s'étonner que la présence des grands noms du Romantisme français – Chateaubriand, Senancour y Nodier y figurent à côté de Vigny, Mérimée et Michelet – ainsi que ceux des représentants majeurs des Lumières – de Montesquieu, Voltaire, Buffon et Diderot à l'abbé Grégoire, Sieyès et Condorcet – n'ait incité un nombre plus impressionnant d'études sur les emprunteurs de la B.N. que la demi-douzaine d'articles que nous avons pu repérer²⁵. Simone Balayé, l'admirable historienne de la B.N. dont nous avons largement utilisé les travaux, n'a donc pas tort d'écrire que « l'histoire du prêt reste à faire dans son ensemble »²⁶. Certainement pas sans raison, car les registres présentent des problèmes de déchiffrement sans fin et l'identification de bon nombre des ouvrages empruntés à partir de cotes parfois fragmentaires hâtivement gribouillés dans ces grimoires de l'histoire littéraire est sans doute épineuse. Mais aurait-on tort de rêver qu'une équipe de chercheurs soumette tout ce matériel à l'analyse méticuleuse qu'il exige et qu'il mérite ?

Les registres de prêt méritent notre attention non seulement en tant qu'inventaire des lectures des vedettes de l'histoire littéraire de la France, mais aussi en tant que source de la sociologie de la production littéraire et de la lecture du XVIII^e et du XIX^e siècles. Y figurent des noms d'auteurs aujourd'hui presque entièrement tombés en oubli comme par exemple celui de Jean-Baptiste Nougaret, polygraphe sans égal qui fut un des lecteurs les plus assidus de la bibliothèque²⁷. Les registres nous permettent d'entrevoir que la B.N. lui servait de mine pour les innombrables anthologies et compilations historiques produites à la chaîne pour garantir sinon l'immortalité au moins la survivance de leur auteur. Entre 1796 et 1799 il emprunte à plusieurs reprises l'*Histoire du Bas Empire* de Charles Le Beau, une vaste entreprise qui ne comprend pas moins de 29 volumes. La lecture terminée, Nougaret publie cinq volumes d'Anecdotes de *Constantinople*, ou du *Bas Empire*, qu'il refondra vers la fin de l'Empire en un volume de *Beautés de l'histoire du Bas Empire*. Le 14 Pluviôse An XI, Nougaret feuillette une Histoire de la Bastille à la B.N., quelques semaines plus tard il s'adonne à la lecture des Mémoires du prisonnier légendaire Latude. Déjà en 1797, il avait publié une *Histoire des prisons de Paris*, maintenant il est évidemment en train de préparer la publication de son *Histoire du donjon et du château de Vincennes*, séjour involontaire de Latude, du Marquis de Sade, de Mirabeau et de beaucoup d'autres prisonniers dont Nougaret effleure l'histoire. On peut dire qu'il a passé une bonne partie de sa vie aux tables de

von Humboldt à côté de Sieyès et Condorcet (Cf. Franklin Alfred, *Histoire de la Bibliothèque Mazarine et du Palais de l'Institut 1640-1885*, 2^e éd., Paris, 1901, p. 224).

25 - Cf. l'article cité à la note 19, p. 165 pour un survol des travaux existants ainsi que l'ouvrage de Catherine Pousset cité à la note 22.

26 - Cf. Balayé Simone, *op. cit.*, p. 273. La seule approche systématique du prêt est dû à Eugène Ledos G. – cf. son *Histoire des Catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1936, p. 138-149.

27 - Sur Nougaret, cf. Rieger Dietmar, « Pierre-Jean-Baptiste Nougaret : seine Rétif-Kritik und das literarische Leben in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts », in *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 76, 1966, p. 44-64. Une analyse générale de la caste des petits auteurs en marge de la cour et des grands cercles littéraires se trouve chez Robert Darnton, *The Literary Underground of the Old Regime*, Harvard, 1982.

28 - *Anecdotes des Beaux-Arts*, Paris, 1776, p. XIV.

lecture, car déjà dans ses *Anecdotes des Beaux Arts*, publiés en 1776, il remercie « M. Capperonnier de l'Académie des Inscriptions et alors Garde de la Bibliothèque du Roi de lui avoir si généreusement ouvert les trésors confiés à ses soins »²⁸ et dans ses *Historiettes du jour*, parues onze ans plus tard, c'est au garde des Imprimés Desaulnays qu'il adresse ses remerciements²⁹. Il paraît que Nougaret n'ait pas eu la vie facile, malgré sa fécondité. Entre 1789 et 1814, il déménage cinq fois, à en croire la leçon des registres de prêt : de la *rue des anglais n° 10 près celle des noyers* (8 messidor an 5) à la *rue Galande n° 59* (25 brumaire an 5). De là à la *rue des ciseaux n° 492* (14 thermidor An 9) et à la *rue nouvelle St-Étienne* (20 vendémiaire an 12). Vers la fin de la République il habite *rue du jardin des plantes n° 9* et après l'abolition du calendrier révolutionnaire, en 1811, nous le retrouvons *rue du jardin des plantes n° 1*.

Si les registres permettent de jeter un jour nouveau sur quelques activités des assidus français de la bibliothèque, ils permettent aussi d'entrevoir en quelle mesure des lecteurs venus de pays étrangers profitèrent de l'Institution Royale en cours de nationalisation pour poursuivre leurs recherches. La liste des voyageurs érudits illustres qui s'arrêtèrent à la rue Richelieu depuis l'ouverture de la bibliothèque au public jusqu'à la Révolution est trop longue pour être énumérée ici³⁰. C'est surtout au département des manuscrits qu'historiens et théologues, philologues et orientalistes étrangers puisent des connaissances nouvelles. Soulignons cependant que la visite de la Bibliothèque ne figure pas au programme du voyageur ordinaire parti à la découverte de la capitale française : c'est l'auteur d'un manuel pour voyageurs allemands en France qui nous confirme que « ce n'est qu'un nombre restreint de voyageurs qui s'intéressent pour les bibliothèques »³¹ et si nous pouvons constater que le voyage érudit connût un essor inouï au cours du XVIII^e siècle³² nous ne devons pas oublier que nous parlons d'un groupe de voyageurs dont la majorité des représentants se nourrit, d'une manière ou de l'autre, de sa plume. L'orientation professionnelle des chercheurs ambulants fait de la mise en écriture des choses vues une circonstance concomitante de leurs voyages et ne doit pas nous tromper sur leur poids réel parmi les passagers curieux en route au XVIII^e siècle. Il n'est pas question que le voyage de commerce, beaucoup moins bien documenté que le voyage érudit, soit, statistiquement parlant, beaucoup plus important que ce dernier³³.

29 - *Historiettes du jour*, t. I, Paris, 1787, p. 253-254.

30 - Cf. le petit survol dans mon article cité à la note 19, p. 160-163.

31 - « Allein wie wenig Reisende bekümmern sich um die öffentlichen Bibliotheken », écrit Johann Jakob Volkmann, auteur de plusieurs manuels de voyage dans l'introduction à ses *Neueste Reisen durch Frankreich*, Leipzig, 1787, s.p.

32 - Les voyages érudits de chercheurs allemands en Angleterre ont été particulièrement bien étudiés - cf. Andreas Selling, *Deutsche Gelehrtenreisen nach England 1660-1714*, Francfort sur le Main [e.a.] 1990 et Ursula Fabian, « Deutsche Reisende in Bibliotheken im 18. Jahrhundert », dans *Öffentliche und Private Bibliotheken im 17. und 18. Jahrhundert. Raritätenkammern, Forschungsinstrumente oder Bildungsstätten*, Bremen et Wolfenbüttel, 1977, p. 91-117 (Wolfenbütteler Forschungen, t. II). Pour le domaine allemand, l'ouvrage de référence reste l'étude de Peter Jörg Becker, « Bibliotheksreisen in Deutschland im 18. Jahrhundert », in *Archiv für Geschichte des Buchwesens* 12 (1980), col. 1362-1534.

33 - Ce qui peut s'étudier dans les registres de passeport, uniformisés pour tous les départements depuis la dernière décennie du XVIII^e siècle - Cf. Seifert Hans-Ulrich, « Les registres des passeports pour l'intérieur comme source de l'histoire sociale au tournant des Lumières : l'exemple du Département de la Sarre », à

Mais il existe un troisième groupe de voyageurs dans lequel se mélangent les deux catégories mentionnées jusqu'ici, où érudition et esprit commercial cohabitent et sont même loin de s'exclure, la fragmentation du travail n'ayant pas encore atteint, au dix-huitième siècle, le degré d'exclusivité qui sera un des fruits amers de l'achèvement de l'ère industrielle : les « pèlerins de la liberté »³⁴. C'est ainsi qu'on a surnommé les voyageurs attirés par le bouleversement social de la France après le 14 juillet 1789. Il n'est guère étonnant que les bibliothèques ne jouent pas un rôle primordial dans les premiers récits de ces curieux qui s'étaient rendus à Paris pour y étudier les effets de la Révolutions sur place : il y avait tout simplement des choses plus brûlantes qui retenaient leur attention. L'écrivain et compositeur Johann Friedrich Reichardt, tombé en disgrâce à la cour de Frédéric Guillaume III (on le prenait pour un sans-culotte), écrit encore en 1802 :

J'ai changé d'hôtel aujourd'hui et j'habite maintenant près de la Bibliothèque Nationale. Mais ce n'est certainement pas pour cela que j'ai déménagé. Quelque riche qu'elle puisse être en livres rares et en manuscrits de tout genre, un voyageur qui ne vit pas pour l'empire mort des lettres peut s'occuper et se divertir autrement à Paris qu'en fouillant dans de vieux livres³⁵.

Et un des premiers visiteurs allemands qui voit la B.N. après la prise de la Bastille – en 1790 elle s'appelle toujours « Bibliothèque du Roi » – le dramaturge et romancier August von Kotzebue, destiné à devenir un des auteurs de langue allemande les plus lus en France, décrit à quel degré le secteur culturel, comme en dirait aujourd'hui, était alors imprégné d'événements politiques :

J'ai visité la Bibliothèque du Roi, mais j'aurais aussi bien pu m'en passer. Car ceux qui savent qu'elle possède 300 000 imprimés et 100 000 manuscrits et qui ont déjà vu un livre en savent autant que moi. [...] Notre guide fut un abbé dont j'ai oublié le nom [*probablement Desaulnays, directeur du département des imprimés de 1775 à 1793, H.U.S.J.*]. Au lieu de nous montrer les curiosités de la bibliothèque et de répondre à nos questions, il ne faisait que nous parler politique. Il me voulait absolument prouver, quoique j'en fût déjà convaincu sans sa leçon, que la paix avec les Suédois serait un chef d'œuvre de la diplomatie russe ; il développa le plan d'une alliance franco-russe qui ne me paraît guère souhaitable, ni pour la France ni pour la Russie, et me parla des rapports mutuels entre les différents cours d'Europe, bref : il usait de son éloquence terrifiante comme d'un glaive pour me chasser de la Bibliothèque du Roi³⁶.

paraître dans les *Lumières et commerce : l'exemple bordelais. Actes du colloque franco-allemand organisé à Bordeaux les 2-4 juin 1994 par la Société française d'étude du XVIII^e siècle et la Deutsche Gesellschaft für die Erforschung des 18. Jahrhunderts.*

34 - Cf. Ruiz Alain, « Des Allemands dans la France révolutionnaire », in *L'Allemagne et la révolution française 1789-1989. Catalogue d'exposition*, Stuttgart, 1989, p. 101-125 et l'anthologie *Reiseziel Revolution : Berichte deutscher Reisender aus Paris 1789-1805*, éd. par Heiner Boehncke et Harro Zimmermann, Reinbek bei Hamburg, 1988.

35 - *Vertraute Briefe aus Paris, geschrieben in den Jahren 1802-1803*, 2^e éd., Hambourg, 1805, t. I, p. 69. Le premier témoignage d'un visiteur allemand sur la B.N. après juillet 1789 date du mois de décembre 1789 et se doit à Wilhelm von Wolfzogen, beau-frère du poète Frierich Schiller, qui y rencontre autres visiteurs étrangers (cf. son *Pariser Tagebuch*, Francfort sur le Main 1989, p. 235).

36 - August von Kotzebue, *Meine Flucht nach Paris im Wintermonat 1790*, Leipzig, 1791, p. 245-248.

La révolution, on le sait, n'a pas seulement bouleversé les structures politiques de l'Europe, mais aussi la structure des institutions culturelles de la France. L'idée d'une régénération nationale fit fleurir de nouveaux centres de formation philologique, polytechnique et artistique et transforma la capitale en « pépinière de bons esprits », comme le remarque un visiteur de la B.N. en 1802³⁷. Dix ans plus tôt, Marie-Joseph Chénier avait affirmé, pour parer aux menaces d'un vandalisme révolutionnaire qui ne s'apprêtait pas à faire halte devant les portes de la Bibliothèque devenue nationale en 1792 : « C'est aux livres que nous devons la Révolution française »³⁸ et Anarcharsis Cloots, un baron allemand et fervent républicain au service de la France avait proposé de transférer la dépouille mortelle de Gutenberg au Panthéon, suggérant que l'invention de l'imprimerie aurait accéléré le développement de l'humanité et finalement déclenché la révolution³⁹. Dénoncé comme agent de l'étranger, Cloots mourut sous la guillotine, un sort qu'il partagea avec le dernier bibliothécaire du Roi, Lefèvre d'Ormesson, décapitée en 1792, et le premier bibliothécaire de la nation, Jean-Louis Carra, qui perdit sa tête un an plus tard. Chamfort qui s'était partagé la charge avec Carra mit lui-même fin à ses jours dans la bibliothèque. Celle-ci ne fut donc pas un endroit très accueillant pendant les premières années de la révolution.

Mais lorsque le feu des premières éruptions volcaniques – c'est une des métaphores récurrentes des récits de voyage – s'éteignit, la B.N., avec un fonds constamment augmenté par suite de l'afflux de centaines de milliers de livres tirés des bibliothèques séquestrées d'émigrés et surtout des anciens possessions des bibliothèques conventuelles auquel viendront s'ajouter les trésors manuscrits et imprimés rapportés par les agents de Napoléon d'Italie, d'Autriche, de Russie et d'Allemagne⁴⁰, regagne en intérêt. Plus que cela : elle devenait un lieu de pèlerinage de l'intelligentsia européenne de l'époque. En 1798, le philosophe Herder écrit à Aubin Louis Millin, directeur du Cabinet des Médailles de la B.N. : « Combien vous êtes heureux d'habiter l'endroit du monde où tous les moyens nécessaires à l'érudition et à l'étude des beaux-arts confluent. Un jour, vous habiterez peut-être le centre où toutes les idées de notre continent s'uniront »⁴¹.

Les registres de prêt confirment le pronostic du philosophe : des environ 140 lecteurs⁴² de langue allemande dont ils retiennent les noms pour la période 1789 à 1815,

37 - Cf. Gotthelf Fischer, *Das Nationalmuseum der Naturgeschichte zu Paris...*, tome 1^{er}, Francfort sur le Main, 1802, p. 3.

38 - Procès verbaux du Comité d'instruction publique, séance du 22 octobre 1793, cité d'après Simone Balayé, *op. cit.*, p. 372.

39 - Cf. Lüsebrink Hans-Jürgen, « Aufstieg und Fall der Intellektuellen in der Öffentlichkeit der französischen Revolution », in *Freiheit, Gleichheit, Brüderlichkeit. 200 Jahre französische Revolution in Deutschland*, Nürnberg 1989, p. 90. Le texte allemand du discours sur l'imprimerie de Cloots (« Rede über die Buchdruckerkunst ») se trouve dans la revue *Der Patriot*, tome 4, décembre 1792, p. 5-20.

40 - Cf. Dufresne Hélène, *Le bibliothécaire Hubert-Pascal Ameilhon (1730-1811)*, Paris, 1962 et *Révolution française et vandalisme révolutionnaire. Actes du colloque international de Clermont Ferrand, 15-17 décembre 1988*, Paris, 1992.

41 - Herder Johann Georg, *Briefe*, tome VII, Weimar, 1982, p. 406.

42 - Pour une liste complète, je me permets de renvoyer le lecteur de nouveau à mon article « Deutschsprachige Benutzer der Pariser Nationbibliothek 1789-1815 » cité à la note 19.

135 ont visité la bibliothèque après 1797, c'est à dire après la stabilisation du gouvernement républicain et la fin du climat xénophobe en France dont la responsabilité est attribuable à parts égales aux menaces réels des armées coalisées de l'ennemi et à l'accrochement au pouvoir des premiers gouvernements révolutionnaires.

Parmi ces visiteurs, nous retrouvons quelques-uns des esprits les plus importants de l'Allemagne d'alors : Franz Bopp, le fondateur de ce que nous nommons linguistique comparée aujourd'hui – Ferdinand de Saussure le cite encore comme référence de premier ordre dans son *Cours de linguistique générale* – y travaille au mois de janvier 1813. Les registres nomment Antoine Léonard de Chézy, directeur des manuscrits orientaux et employé de la Bibliothèque devenue Impériale comme répondeur de ses emprunts. Chézy avait épousé en 1803 la femme de lettres allemande Helmine von Klenke, venue à Paris deux ans au paravant avec Madame de Genlis, la romancière, qui l'avait pris sous sa tutelle lors de son émigration à Hambourg. Les registres la nomment trois fois entre 1809 et 1810, e.a. comme emprunteuse de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, dont elle prépare une traduction, mais elle a sans doute fréquenté les salles de lecture plus souvent. C'est aux manuscrits qu'elle découvre *L'Histoire du Comte Gérard de Nevers*. Elle en tire un livret qui servira de base à un opéra fort goûté au XIX^e siècle, l'*Euryanthe de Savoyen* de Carl Maria von Weber dont la musique a laissé des traces sensibles dans plusieurs opéras de Wagner (qui fut d'ailleurs un habitué de la rue Richelieu au début des années quarante du XIX^e siècle). Wilhelm von Humboldt, dont les emprunts restent à identifier, est présent avec une trentaine d'entrées. C'est le déjà mentionné Directeur du Cabinet des Médailles qui lui sert de guide à la bibliothèque, et il n'est pas le seul à profiter de l'érudition et de l'hospitalité de Millin dont les thés littéraires qui réunissent conservateurs, députés, collaborateurs du *Magasin encyclopédique* et lecteurs étrangers ambulants de la B.N. une fois tous les dix jours dans le salon du bibliothécaire sont devenus légendaires. « Millin », écrit un des convives d'alors,

il ne faut que prononcer ce nom pour rappeler à tous les amis des Lettres et des beaux-arts, de quelque pays et de quelque nation qu'ils soient, le plaisir qu'ils ont éprouvé en faisant connaissance avec le fameux archéologue de Paris. [...] Comme dans une toile d'araignée, cet esprit formidable s'est installé en un coin du grand immeuble dans lequel la France conserve tous les trésors, que la curiosité érudite ou artistique des Parisiens et des étrangers convoite⁴³.

Et un autre forge la formule « pour les étrangers qui visitent Paris avec des intentions littéraires, Millin est tout simplement un bienfait »⁴⁴.

Parmi les hôtes du conservateur aussi bien que dans les registres de prêt, nous rencontrons les frères Schlegel, qui s'intéressent pour les manuscrits orientaux en 1806 et découvrent la littérature provençale pour les lecteurs allemands⁴⁵. Deux ans auparavant,

43 - Horstig Karl Gottlieb, *Reise nach Frankreich, England und Holland zu Anfange des Jahres 1803 gemacht und beschrieben von C.G. Horstig*, Berlin, 1806, p. 39-40.

44 - Seume Johann Gottfried, *Spaziergang nach Syrakus*, in Seume, *Prosaschriften*, Darmstadt, 1974, p. 557.

45 - Schlegel August Wilhelm en parle encore à Coppet – Cf. la contribution de Jean-Daniel Candaux dans le présent volume.

Friedrich Carl von Savigny, historien du droit et plus tard ministre au service de la Prusse, prépare son *Histoire du droit romain* dans la salle de lecture de la B.N. Les matériaux qu'il découvre s'avèrent si riches qu'il fait appel à son ancien assistant Jacob Grimm, qui vient à son aide au début de l'année 1805. Grimm, dont le nom n'apparaît pas dans les registres, profite de son séjour pour se pencher sur le *Codex Manesse*, la plus importante collection de chansons allemandes du moyen âge et sur les manuscrits du *Roman du Renard* et ne tardera pas à profiter de ses extraits dans ses éditions de textes du Moyen Âge allemand. Les lettres qu'il écrit de Paris à son frère Wilhelm débordent de formules élogieuses sur la collection de manuscrits de la Bibliothèque. En 1810, Ludwig Uhland, représentant éminent de l'école souabe du romantisme allemand, qui ne figure pas non plus aux registres, y découvre le petit roman d'*Aucassin et Nicolette* et l'histoire du *Châtelain de Coucy*, qu'il traduit encore sur place en allemand ainsi que des extraits du *Lancelot du Lac* et du *Roman de Viane*. C'est en partie aux manuscrits de la B.N. que l'indologue suisse Ith puise la première traduction allemande de la matière védique⁴⁶ et nos connaissances des ghasèles de Hafis, monument de la poésie perse du XII^e siècle dont les versions allemandes connurent un immense succès au cours du XIX^e siècle, se doivent en grande partie à la description qu'en avait donné Antoine Léonard de Chézy dans un ouvrage sur Paris publié par son épouse Helmina en 1805⁴⁷.

La liste est loin d'être close, mais ces quelques échantillons suffissent déjà pour montrer que les pèlerins de la liberté dans la France post-thermidorienne y ont surtout trouvé la liberté de lire et d'écrire, et il paraît que ce fut cela qu'ils ont cherché. L'étude de leurs séjours à la Bibliothèque Nationale à travers leurs correspondances, mémoires, récits de voyage et les registres de prêt nous permet de mieux cerner la fonction d'une grande institution culturelle, mieux que ne le permettent la seule correspondance administrative ou des arrêtés ministériels.

L'étude des voyages de bibliothèques à travers ces données empiriques aux connotations culturelles multiples qui sont loin d'être épuisées par la recherche s'avère ainsi un ressort puissant, certainement beaucoup plus puissant que l'ont pu faire ressortir ces quelques observations hâtives, d'une histoire comparatiste des institutions culturelles de l'Europe au tournant des Lumières qui reste à écrire.

Hans-Ulrich SEIFERT
Université de Trèves

46 - *Die Sittenlehre der Braminen oder die Religion der Indianer*, übersetzt von I. Ith, Professor in Bern, Bern et Leipzig 1794 (il s'agit d'une traduction d'extraits du Ezour-Vedam, de la grande cosmo-théologie des Indiens).

47 - *Leben und Kunst in Paris seit Napoleon dem Ersten*, tome I, Weimar, 1805, p. 137-170 et tome II, Weimar, 1806, p. 191-238.

